

XYZ. La revue de la nouvelle

In Communicado

Pierre Nofal



Numéro 72, hiver 2002

Cartes postales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nofal, P. (2002). In Communicado. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 58–65.

In Communicado

Pierre Nofal

Paros, 17 juin

Chère M.,

J'avais cru que l'éloignement calmerait mon obsession. Pourtant, je pense davantage à toi depuis que je suis parti. *Loin des yeux, loin du cœur*, voilà un autre proverbe qui ne rime à rien dans la pratique. Comme tu dis toujours, la théorie, c'est bon pour les boutonneux à lunettes, pas pour du monde débrouillard comme nous. Mais cela ne règle pas mon problème.

Ici, il continue de faire un temps superbe. Tous les jours sont des matins ensoleillés comme sur les boîtes de Corn Flakes. Ça en devient presque ennuyant à la fin.

Ciao. Je t'embrasse. Marco.

□

Toronto, 19 juin

Cher Marco. Le trajet en auto se déroule très bien. Je suis partie hier seulement et je sens déjà l'effet de la distance. Heureusement qu'il n'y a pas de douanes à la frontière de l'Ontario, car je me serais fait arrêter, pour sûr. Je ne me voyais pas du tout sortir tout le stock que j'avais réussi à entrer de peine et de misère dans ma Cougar. Le fédéralisme a au moins ça de bon.

Suis descendue au Royal York. Ça te rappelle quelque chose ? Rien n'a vraiment changé, à part l'affreux tapis des corridors, qu'ils ont fini par remplacer. Ça sent l'argent et le pouvoir à plein nez. Juste à respirer, je me pense déjà riche. Je me rapproche de mon but.

J'espère que tu fais un bon voyage. Attention à toi.

M.

□

Rhodes, 19 juin

Très chère M.,

Je me sens perdu dans cette ville médiévale. Toi qui détestes l'histoire, tu serais servie à satiété ici. C'est bête, mais j'aimerais quand même que tu y sois. Tu piquerais une crise, c'est certain, mais tu nous entraînerais vers le premier bateau venu pour accoster en Turquie le temps de le dire. C'est de ça que je m'ennuie : ta belle folie. J'ai beau me dire que c'est à cause d'elle qu'on est partis chacun de notre côté, elle me manque tout de même.

Les rues ne sont guère sécuritaires, le soir. Les gueules ont l'air louche.

Es-tu toujours heureuse de ta décision ? Je te suis en pensée dans ta grande traversée *coast to coast*.

Désolé, plus de place.

Ton Marco.

□

Thunder Bay, 20 juin

Numéro 2. Journée difficile. Conduite particulièrement pénible. Je ne croyais pas le nord de l'Ontario si montagneux et si long à traverser. Sur les cartes, on ne voit toujours que le sud et on finit par en oublier le reste. Eh bien, le reste, il est interminable de détours et de routes cahoteuses. Parfois, je me trouve folle d'être partie toute seule.

Je t'écris en attendant mon hamburger steak dans un restaurant de routiers. Je devine qu'ils ne sont pas habitués de voir des femmes dans le coin, car je me fais zieuter par tout ce qui bouge. Si je sors d'ici vivante et sans MTS, je promets d'envoyer un don à sainte Thérèse. Tu m'y fais penser, si jamais j'oublie.

Demain est un autre jour. Je te quitte, mon assiette arrive.

M.

□

Athènes, 21 juin

Bonjour Maman,

Suis de retour sur le continent après un séjour dans les îles. Paysages magnifiques, bouffe pas mal (meilleure que rue Duluth ou Prince-Arthur), temps affreusement beau mais trop chaud pour toi. Gens relativement aimables, à part les chauffeurs de taxi. Beaucoup de touristes.

Ferai un détour par la France. Reviendrai plus tard que prévu. Le temps et la distance commencent à arranger les choses. Lentement. Ne t'inquiète pas. Ton grand garçon sait ce qu'il fait.

À bientôt. Coco.

□

Thunder Bay, 21 juin

Pas capable d'écrire aujourd'hui. Malade comme un chien. Le maudit hamburger steak sans doute avarié. Pognée à rester dans ce trou de merde.

À plus.

M.

□

Athènes, 21 juin

Chère, chère M.,

J'ai quitté Rhodes. Cette ville m'étouffait, sans que je sache trop pourquoi. Peut-être les nombreuses invasions qu'elle a connues ont-elles fait remonter à la surface trop de nos souvenirs qui m'envahissent à mon tour. Je me sens comme une colonne dorique (ou ionique, je ne sais plus — pas corinthienne, j'en suis sûr) qui aurait perdu son temple, se retrouvant esseulée dans un musée à la vue d'un tas de visiteurs à la mine heureuse. Impression bizarrement inconfortable.

Comme la solitude me pèse moins dans les grandes villes, je suis de retour dans la capitale polluée, à mi-chemin entre le présent et le passé. À mon image, quoi. Je ne resterai pas longtemps ici, juste le temps de boire un ouzo à ta santé. Que je viens d'ailleurs de terminer.

Immenses caresses. Marco.



Saint-Boniface, 22 juin

Numéro 4. Enfin sortie de cet Ontario à n'en plus finir et de ce motel miteux. Rien qu'à penser au tapis shaggy crasseux, le cœur me lève. J'ai assez donné le temps que j'ai passé là-bas, mon estomac est trop vide pour recommencer. *Yours to discover*, mon œil!

Je préfère la route tranquille du Manitoba. Je ne savais pas que Saint-Boniface se trouvait si près de Winnipeg. Dans mes souvenirs des romans de Gabrielle Roy, j'avais gardé l'impression d'un bled perdu quelque part dans les plaines. Tout est affaire de perception. Je suis heureuse.

M.

P.-S. Et tes perceptions à toi, ça va ?



Paris, 24 juin

Ma belle M.,

J'espère que tout baigne de ton côté et que le tacot tient bon. Tu dois approcher des montagnes. Toi qui les aimes tant.

Paris est toujours aussi séduisante. Un romantisme à vous aplatiser sur les pavés. Mais Paris solitaire se vit difficilement. J'ai compris ce que je suis venu chercher ici : des images de nous deux. Je t'ai revue, cet après-midi, mangeant de la barbe à papa au pied de la tour Eiffel. T'ai aperçue, ensuite, aux puces de Saint-Ouen, marchandant les sacs à main. T'ai retrouvée sur la terrasse du café Saint-Michel, en face de la fontaine, sirotant un

double bien serré. T'ai même pourchassée sur les colonnes de Buren du Palais-Royal. J'arpente les lieux où nous sommes passés, au lieu d'en découvrir de nouveaux. Je sais, c'est con, mais je ne peux pas faire autrement. Cette ville a gardé tes empreintes.

À plus. Marco.



Paris, 24 juin

(Suite de l'autre — j'espère que tu les recevras en même temps.)

Ça me fait tout drôle de penser qu'on fête la Saint-Jean chez nous. J'imagine que, là où tu es, ils ne connaissent même pas ce que c'est. Ici, aucune trace de festivités en vue, sauf peut-être à la Délégation du Québec, rue Pergolèse. Tu te rappelles, nous y étions allés, la dernière fois. L'impression d'être étranger est plus forte parmi les siens quand on se retrouve ailleurs. Je saisis mieux ce que voulait dire Pauline dans sa chanson. Tout est faux. J'ai l'âme d'un exilé.

Je m'ennuie. J'aimerais tellement recevoir un signe de toi. Bonne Saint-Jean quand même, où que tu sois.

Ton éternel Marco.



Moose Jaw, 25 juin

Numéro 5.

Cher Marco, les Prairies portent bien leur nom : c'est plat, plat, plat. Plate à piquer un somme. Trois provinces de champs, ça ressemble à un tour de montagnes russes... sur un terrain belge. Quand tu traverses une ville, tu penses que tu arrives dans la civilisation, mais c'est pour mieux retrouver tes champs à la sortie. Rien à voir avec les Champs-Élysées, crois-moi. À ce rythme-là, je vais finir par me rallier à la théorie des Anciens pour qui la Terre était plate.

Je ne sais pas ce que je donnerais pour apercevoir le début d'un monticule, une dénivellation quelconque, une colline.

J'espère que tu visites les Alpes. Dommage que je ne puisse pas lire tes cartes. Cela me distrairait.

Bâillement. M.



Chartres, 26 juin

Ma tendre M.,

Sur un banc de la cathédrale, je t'écris ces quelques mots à la lumière filtrée par les plus beaux vitraux du monde. Tu adorerais ce bleu, ta couleur préférée. Non, à la vérité, tu détesterais, puisque tu refuserais d'entrer dans cette merveille architecturale sous prétexte de sa signification religieuse, incapable que tu es de faire des compromis pour savourer les merveilles de l'art. Tu préfères les centres industriels aux églises, même si la langue de l'argent est pire encore que la parole du pape. Tout nous sépare.

Je m'y trouve donc seul, m'imaginant partager ce moment de grâce à tes côtés. Mais là réside tout le problème : je dois, une fois de plus, me satisfaire d'un fantasme car, avec toi, les choses ne sont jamais aussi simples.

Tu ne recevras pas cette carte, car je ne te l'enverrai pas.

Marco.



Revelstoke, nuit du 26 juin

Numéro 6

Marco ! Les Rocheuses me font penser à des montagnes de tiramisu recouvertes de crème glacée : absolument magnifiques ! Je comprends maintenant pourquoi plusieurs Québécois ne veulent pas se séparer de cette richesse collective. Je t'écris de mon lit, à la lumière de ma lampe de chevet, car j'ai trop les hormones en l'air pour dormir. Cela valait la peine de traverser tout le Canada pour contempler pareil spectacle. J'aurais aimé que tu voies ça, même si ton côté « amant de la nature » est peu développé. Laisse tomber tes musées et réserve ta place pour ton

prochain voyage. Moi, ça me redonne toute l'énergie que j'ai dépensée au long des trois mille derniers kilomètres. Me retrouver au beau milieu de ces gigantesques montagnes me confirme exactement ce que je suis venue chercher ici. Tout me paraît si simple et si clair. Je sais que ma place n'est pas loin et que la réussite m'attend de l'autre côté. Wow!

Bonne nuit. M.



Montréal, 28 juin

M. de mon cœur,

Je suis rentré hier pour m'apercevoir que rien n'a changé. Ni la ville, ni mon appartement, ni moi. Je me sens juste un peu plus perplexe. Faire le voyage que j'ai toujours voulu partager avec toi m'a cependant confirmé deux évidences : jamais tu n'aurais voulu risquer ce genre de périple avec moi et jamais je n'aurais réussi à l'achever si tu étais venue. Pour l'amour à distance, on est imbattables. Pour le quotidien organisé, mieux vaut s'abstenir.

J'ai reçu tes belles cartes postales. Comme d'habitude, elles m'ont fait rire. J'anticipe l'atteinte de ta destination, comme une peur du mot fin. Continuons à nous écrire, si tu le veux bien. Nous verrons où ça nous mènera. Laisse-moi tes coordonnées. Quant aux Rocheuses, laisse-moi y penser.

Pour l'instant, je t'enlace de baisers.

Ton même Marco.



Vancouver, 29 juin

Septième et dernière

Cher Marco,

Opération « changement de cap » terminée. Vancouver se révèle encore plus belle que dans mes imageries. La mer, les montagnes me rappellent ma Gaspésie. Le parc Stanley ressemble au parc Forillon. Les Canadiens anglais ressemblent aux tou-

ristes américains qui nous rendaient visite l'été: aimables et enthousiastes. À la différence que le pays ne se meurt pas, ici. Au contraire! J'entends son cœur battre à chaque intersection. Enfin, je respire! J'ai l'impression d'avoir déjà vécu dans cette ville tellement elle fait partie de moi.

Je suis libre, libre, libre!

C'est d'accord pour ta proposition. Du moins pour quelque temps.

M.



Montréal, 30 juin

Ma très chère M.,

J'ai changé d'idée. On laisse tomber la correspondance. T'imaginer en train de m'écrire pendant mon séjour en Europe m'a été salutaire. M'adresser des cartes postales à moi-même gardait son sens aussi longtemps que j'étais parti et que tu poursuivais ta route à travers ton « beau Canada ». J'aimais ce lien virtuel entre nous. Dès lors que je me retrouve stationné dans mon petit monde, la suite n'a plus d'intérêt. Je n'en peux plus de cette tricherie.

Constater, à mon retour, que tu ne m'avais même pas envoyé la moindre petite note m'a achevé. Je ne t'aurais pas cru capable d'autant de retenue. Ton silence me tue. Dire que j'ignore même où tu crèches.

Ceci est ma dernière carte. J'espère la relire dans un an pour constater que ce n'est pas seulement un pays qui nous sépare, mais tout un monde. Souhaite-moi d'être capable d'en rire.

Marco, alias M.